

## Yamina

Très vite, surgie d'on ne sait où, la rumeur a couru dans l'asile. Cela a commencé par des allusions perfides, des regards méprisants, des silences éloquents. Savez-vous qu'avant d'arriver ici, Yamina était une femme qui... une de ces femmes que... enfin, une créature que la morale interdit de qualifier? Une réprouvée quoi.

Moi aussi j'ai connu cela lorsque je suis arrivée ici. Les mêmes insinuations. Les mêmes regards soupçonneux. La même curiosité fielleuse. Les questions auxquelles je répondais par des silences, parfois par des insultes, pour leur montrer que j'étais capable de la même violence. Bien plus directe. Elles ont fini par comprendre que j'étais entourée de murs. Que personne ne pouvait aller au-delà. Elles ont renoncé alors à me harceler, par peur de quelque vengeance des esprits. Car il a bien fallu trouver une explication. D'ailleurs, c'est depuis ce temps-là qu'elles m'appellent M'laïkia.

Là, dans ce lieu oublié du monde des hommes, obstinément, elles sont quelques-unes à s'acharner, à tenter de reproduire les discordances d'une société qui les a exclues, avec les mêmes rejets, les mêmes principes, la même intransigeance. Et il leur faut trouver des victimes pour se sentir exister encore.

À la fois rouée et naïve, Yamina est une cible idéale pour toutes celles qui veulent exercer leurs talents.

D'abord, elle est totalement étrangère à la ville. Et de ce fait plus seule encore, plus vulnérable. Et puis... il n'y a qu'à voir son aspect, sa façon de parler, son goût immodéré pour la musique, plus grave encore, pour la danse ! On l'a surprise plus d'une fois, à esquisser des pas de danse en face de la télévision, sans se soucier des hommes. À son âge !

À leurs yeux, tout en elle porte la trace d'un passé inavouable, propre à exciter les médisances les plus justifiables. Par l'odeur du vice alléchées, elles ont réussi à la circonvenir, à soutirer des confidences immédiatement rapportées, chuchotées, commentées, avec l'ineffable sensation de retrouver dans la déchéance de l'autre, l'occasion de mesurer combien elles avaient été, combien elles sont encore respectables malgré tout.

Yamina a le front, le menton et le dos des mains tatoués.

Signes mystérieux, parfaitement symétriques, aux contours bien nets malgré le réseau serré de rides qui parcourt son visage. Lignes bleuâtres, profondément incrustées sur un visage à la peau étonnamment blanche.

Elle vient d'ailleurs, c'est-à-dire d'une région différente, lointaine. Reconnaisable à son accent guttural, rocailleux, et aux expressions qu'elle emploie, inconnues ici.

Ces tatouages ne sont que les marques de sa tribu. Marques distinctives, indélébiles, communes à toutes les femmes. Inscrites en des endroits visibles, le visage et les mains, seules parties du corps que peut découvrir une femme de haut rang élevée dans la tradition la plus rigoureuse. Tradition venue, nous explique-t-elle sans en être certaine, du temps des conquêtes arabes, où les tribus

toujours en guerre marquaient, pour les reconnaître, leurs filles et leurs femmes souvent prises comme esclaves en tant que butins de guerre, tout comme leurs précieux troupeaux de chameaux.

Elle sait ce que pensent d'elle ses compagnes d'infortune. Elle n'en a cure. Et lorsque la douceur du soir retient les femmes un peu plus longtemps dans le parc, elle ne se fait pas prier pour raconter son histoire.

C'est un village des hauts plateaux, un village entouré de terres caillouteuses, arides, qu'on dirait posé là au hasard d'une halte de nomades en transhumance. Des gourbis de torchis entourés de parcelles de terre cultivée tant bien que mal, puis des maisons plus grandes, plus solides, ont remplacé les tentes en poil de chameau dressées au milieu des vastes étendues couvertes d'alfa.

Partout, dans les ruelles étroites, des enfants pieds nus, dépenaillés, courent parmi les chèvres et les moutons.

Enfance ensoleillée, sauvage.

Yamina est dehors tout le jour, livrée à elle-même. Liberté sans limites pour ces enfants, filles et garçons qui n'ont rien d'autre à faire que de découvrir la nature et explorer tout ce qui est à leur portée, les espaces poudreux, les animaux, leur propre corps et parfois celui de leurs compagnons de jeux. Initiations précoces, avec pour seul souci de préserver de toute atteinte, les filles le savent, cette petite chose, là, entre les jambes, cette chose qui s'émeut, frémit sans même être touchée.

Yamina est mariée tôt, à l'âge où sont mariées toutes les filles – dès la puberté.

Mariage sans surprise avec un cousin, fils de sa tante paternelle, un garçon bien plus âgé qu'elle, à qui elle était promise dès la naissance ou presque. Cérémonie hâtive, sans éclat, résolvant enfin le mystère du corps, du corps de l'autre jusque-là convoité, effleuré, exploré même parfois, là-bas, derrière les rochers propices et dans les nuits d'été trop chaudes où les cours et les terrasses palpitent de frémissements secrets et vertigineux.

Vie de femme. Sensualité à fleur de peau, rendue encore plus exigeante par l'enfermement et les attouchements, les mots qu'il est interdit de prononcer, les soupirs réprimés, les mystères qui ne pouvaient se résoudre qu'en sang, le sang des menstrues qui baigne régulièrement leurs cuisses dans les matins tourmentés et le sang entachant une chemise blanche brandie à bout de bras, à bout de fusil sous les salves des cavaliers et les youyous des femmes.

Le corps de son mari repose près du sien sur la couche à peine dérangée par des ébats très brefs. Assouvi, il dort la bouche ouverte. Comme à l'accoutumée, Yamina ne ressent aucune satisfaction. Ou plutôt une seule, celle d'en avoir fini cette nuit avec les halètements et les exigences de cet homme qui ne se rassasie pas de son corps. Les yeux ouverts, elle se souvient de la phrase prononcée dans un long soupir voluptueux par sa cousine Saléha, quelques jours après ses noces : « Comment te dire ? C'est indescriptible... une sensation extraordinaire... c'est plus doux... plus doux encore que si ton sang se transformait en miel. »

Dans la pénombre, elle imagine des flots de miel, elle

essaie d'imaginer la suavité, la transparence blonde d'un écoulement de miel dans ses veines. Elle caresse doucement ses cuisses encore poisseuses et ne ressent que dégoût et malaise. Ainsi elle ne connaîtra jamais cette douceur exquise, cet emportement de tous les sens.

Il lui faut accepter dans l'obscurité et le silence – n'est-ce pas inscrit dans sa destinée de femme? – les fantaisies et les désirs chaque jour plus pressants d'un mari qui la regarde à peine pendant la journée, ne lui adresse jamais la parole autrement que pour lui donner des ordres et la réprimander si les repas ne sont pas prêts ou si elle tarde à répondre à ses appels. Et même si la nuit elle rêve souvent de ce prodige qui parvient à transmuier le sang, elle se retrouve chaque matin, inchangée, aux côtés de son époux.

Elle est convaincue maintenant, tout au fond d'elle, que cette chose-là, cette sensation étrange sur laquelle elle ne sait pas mettre de nom, n'arrive qu'à certaines femmes, certainement prédisposées par quelque chose de plus dans leur corps à elles ou plus expertes peut-être. Elle voudrait bien, mais elle est paralysée par la peur, elle a peur d'oser des gestes que ne sollicite jamais son mari.

D'ailleurs, autour d'elle, personne n'en parle jamais, à peine quelques allusions grivoises.

Elle finit par se résigner.

Elle va vivre d'autres moments. D'autres préoccupations, plus urgentes. Dans l'indifférence générale de la famille, elle donne d'abord naissance à une fille trop chétive, très vite emportée, très vite suivie d'un garçon qui ne résistera pas plus longtemps à la maladie et au mauvais œil.

Et puis il y a le reste. Les travaux ménagers, la belle-mère, exigeante, trop heureuse de pouvoir se décharger

sur la première bru, une nièce appréciée parce qu'elle est vigoureuse, parce qu'elle semble soumise et assez facile à contenter.

Dans la maison, tout le jour, les hommes sont séparés des femmes. Pour les repas, pour les veillées, très courtes, et lorsqu'ils reçoivent des invités. Aucune femme n'a jamais accès à la grande salle quand les hommes y sont installés en compagnie de leurs hôtes. Les voyageurs de passage, les membres de leur confrérie ou de la famille sont souvent reçus pour des repas préparés par les femmes et servis par les hommes.

Yamina doit alors passer des heures dans la cuisine à pétrir le pain, préparer les plats de circonstance. Il arrive même que pour les invités de marque, on égorge un agneau qui sera longuement cuit à la broche, et dont les femmes ne verront que les abats et les restes.

Ce jour-là, ils attendent beaucoup de monde pour le déjeuner. Le beau-père reçoit des membres de sa tribu venus de tout le pays pour célébrer la fête organisée chaque année en l'honneur de leur confrérie.

Yamina, levée dès l'aurore, n'a pas arrêté un instant de courir dans toute la maison. Il lui a fallu d'abord faire le ménage dans la grande salle de réception, dérouler les plus beaux tapis, recouvrir les matelas des plus belles tentures. Ensuite pétrir la pâte des beignets qu'il faudra servir chauds avec le thé, cuire le pain, préparer le couscous.

Toutes les femmes de la maisonnée sont affairées dans

la cour, et personne ne remarque les deux hommes qui sont entrés avant les autres par la porte réservée aux hommes et se sont installés dans la grande salle. Les deux hommes sont assis en face de la porte qui donne sur la cour. Le rideau de séparation est relevé. Ils discutent sans paraître remarquer les femmes qui circulent dans la cour, mais leurs regards se portent inévitablement sur celle qui passe souvent devant la porte ouverte.

Il fait très chaud. Les bras nus, les joues rosies par la chaleur, le foulard qui glisse sur des cheveux trop lisses, la longue robe dont elle relève sans cesse le bas en l'accrochant à sa ceinture, les mollets apparents sous le sarouel rose, Yamina passe et repasse devant la porte. Ombre. Lumière. Les bras blancs dépassent de la manche relevée, la lourde natte noire se balance sur le dos. Vision fugitive, intermittente, ombre, lumière.

L'un des deux hommes assis en face de la porte l'observe avec une attention aiguë, presque douloureuse. Aucun des deux n'a pensé à se lever, à aller jusqu'à la porte pour baisser le rideau.

Yamina vaque à ses occupations. Elle ne peut pas voir ce qui se passe dans l'ombre de la pièce.

Il l'a reconnue.

Il y a quelques années à peine, ils ont, dans l'insouciance d'une enfance maintenant oubliée, partagé des jeux, couru ensemble dans les rues du village jusqu'aux rochers, jusqu'à la colline. Peut-être sont-ils allés plus loin.

Est-ce parce que le regard de l'homme est trop ardent ? Est-ce la force du désir qui vient de naître en lui ? Yamina ne sait pas pourquoi elle s'arrête brusquement devant la porte au rideau relevé.

Ce qui se passe à cet instant n'est sans doute que la

suite prévisible de ses rêves, ce qu'elle préfère quant à elle appeler *Mektoub*, le destin.

*Mektoub*. Il s'appelle Ali. Il vient d'arriver de la ville toute proche. Il est l'hôte de son cousin. Et Yamina est aussi sa cousine, par la mère.

Il va rester là plusieurs jours. Il a, dit-il à son hôte, des affaires à régler dans le village.

On ne regarde pas impunément la femme d'un autre, surtout lorsqu'on est invité dans sa maison. Tous deux savent que trahir la confiance et l'hospitalité est la pire des trahisons. Ils savent aussi qu'en allant vers cet homme elle s'expose aux punitions les plus terribles. Qu'elle sera reniée, maudite, honnie par toute la tribu, peut-être même poursuivie par l'homme qui a tous les droits sur elle et pourra être contraint par la famille de venger son honneur.

N'est-il pas recommandé dans la tradition islamique de punir de lapidation, – sur la foi de témoignages sûrs – jusqu'à ce que mort s'ensuive, toute femme qui serait surprise en compagnie d'un homme qui n'est pas son frère, son père, son fils ou son mari ?

Et pourtant, irrésistiblement, ils se retrouvent la nuit, à l'intérieur même de la maison. Chose inouïe, inconcevable. Peut-être tellement inconcevable qu'elle devient possible.

Ils se revoient dans la peur mais ils vont jusqu'au bout de leur désir insensé et très vite ils organisent la fuite.

Ils savent qu'ils sont, à partir de cet instant, devenus des parias.

Comment a-t-elle pu basculer dans l'irréparable, commettre le crime le plus infâme, le délit d'adultère ?

Et surtout, comment a-t-elle réussi à tromper la vigilance des occupants de la maisonnée – et celle de son mari ?

Depuis quelques jours, Yamina se plaint de ne pouvoir trouver le sommeil. Elle passe toute la nuit sans pouvoir fermer l'œil, à se retourner dans son lit, sans trop bouger pour ne pas déranger le sommeil de son époux, dit-elle. Elle a les yeux cernés, le visage défait et se traîne tout le jour, sans aucune force. Elle qui d'habitude ne rechigne jamais à la tâche, n'attend que le moment de pouvoir s'allonger sur une natte et reposer son corps épuisé par tant de veille.

Elle se plaint de douleurs dans les membres, de bourdonnements étranges dans la tête, de brusques envies d'arracher ses vêtements et d'ouvrir les portes.

Son comportement est si étrange, elle semble si fatiguée, que sa belle-mère s'inquiète. Même les femmes enceintes ne manifestent pas de cette façon leur état. D'ailleurs elle n'est pas enceinte, elle en est sûre.

Elle doit certainement être tourmentée par quelque esprit malfaisant, victime d'un sort jeté par une des femmes du village jalouse de sa beauté peut-être ou de l'aisance de la famille, propriétaire de nombreuses têtes de bétail, la famille la plus riche et la plus respectée du village.

C'est bien la seule explication raisonnable. La preuve n'en est-elle pas qu'elle commence à répondre avec insolence à sa belle-mère, qu'elle refuse de partager la couche de son époux et qu'elle est souvent plongée dans un état de torpeur, une absence étrange qui l'empêche de répondre aux appels et à toute sollicitation extérieure. Elle est « habitée », possédée, voilà tout.

C'est, dans ce monde encore fruste, le seul motif recevable de toute dérogation aux normes, le seul admis et qui autorise les femmes à avoir leurs humeurs, à exprimer une subite colère ou une subite révolte.

L'intervention du *Taleb* devient nécessaire. On le fait venir. Il s'enferme avec la malade dans une pièce pendant près d'une demi-heure. Son diagnostic ne fait que confirmer les soupçons. Cela ne fait plus aucun doute. Elle a bien été ensorcelée. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle a perdu deux enfants déjà et qu'elle perdra les suivants, s'il n'intervient pas. Il lui faut un traitement long et coûteux. Plusieurs séances d'exorcisme seront nécessaires.

Il prescrit d'abord, à l'heure de la prière du soir, des fumigations quotidiennes de benjoin blanc dans la chambre nuptiale pour éloigner les mauvais esprits et purifier les lieux.

Ensuite, il faudra la soumettre à l'épreuve du plomb fondu, pour identifier ces mêmes esprits, et ainsi déterminer sans doute possible l'origine de cet envoûtement.

Mais avant de se prêter au rituel, Yamina exige qu'on lui procure un remède, une décoction de plantes vertes ou séchées ou même toute autre préparation, elle ne sait, qui lui permettra de retrouver le sommeil. Elle refuse d'aller chez le *Taleb* avant d'avoir obtenu satisfaction.

Pour cela c'est simple, il suffit de s'adresser à celle qu'on appelle ici *Soudaniya*, à cause de la couleur de sa peau et de ses lointaines origines. C'est la guérisseuse la plus renommée de la région, la seule qui connaisse tous les secrets des plantes. Et on vient de loin, de très loin pour la consulter. Ses remèdes font merveille dans le village.

C'est l'époux lui-même qui va chercher la préparation, à l'autre bout du village. Une mixture sous forme de petites boules verdâtres de la taille d'un ongle. La moitié

seulement d'une de ces boulettes avalée après le repas du soir est suffisante pour que la malade retrouve le sommeil qui la fuit depuis longtemps.

C'est tout ce qu'elle désire.

Dès le lendemain, elle va mieux. Toute la journée elle s'affaire dans sa chambre qu'elle avait délaissée depuis longtemps. Elle range ses affaires, lave le linge, sort les tapis, nettoie la chambre et demande qu'on la laisse préparer le repas. Cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Dans la soirée l'époux rassuré et le cousin Ali, sur le point de partir, l'entendent même fredonner dans la cuisine.

Yamina goûte à peine aux plats qu'elle a pourtant elle-même préparés. Elle n'a pas faim.

Tout de suite, les hommes rejoignent leurs chambres respectives. Les femmes ont à peine le temps de ranger les plats. Elles se sentent étrangement lourdes. Regagnent sans tarder les chambres où elles se laissent tomber sur leur couche, terrassées brusquement par un profond sommeil.

Le reste n'est qu'un jeu d'enfant.

Là-bas, derrière la colline, une calèche attend.

C'est avec lui qu'elle a découvert enfin la douceur.

Une douceur qu'elle essaiera de retrouver dans les bras d'autres hommes, après qu'il l'eut abandonnée pour se marier avec une autre, quelques mois plus tard, dans la ville où ils s'étaient réfugiés.